

Préface de Kim Jong-cheol
La possibilité d'un p'ansori moderne :
à propos du *Dit de Sichuan* de Lee Jaram

1. Si l'on admet que le p'ansori comme genre serait vraisemblablement né au cours du XVII^e siècle en Corée, cela ferait donc au moins quatre cents ans que cette forme artistique existe¹. Au milieu du XIX^e siècle, on comptait une douzaine d'œuvres reconnues au répertoire, leur succès était grand et les maîtres virtuoses nombreux. Le p'ansori a eu une grande influence sur la culture coréenne, puisque les histoires qu'il raconte ont été déclinées sous de nombreuses formes narratives populaires qui font que tous les Coréens connaissent par cœur les mésaventures de la fidèle Ch'unhyang, de la bonne fille Simch'ong, ou du pauvre Hùngbo. Les formes musicales du p'ansori ont donné le jour au *sanjo*, long solo instrumental spécifique, et son aspect opératique a été développé sous le nom de *ch'angguk*, adaptation du répertoire pour chanteurs et orchestre. On voit que le p'ansori a été un maillon très important de l'histoire de l'art coréen.

Mais le passage du XX^e siècle s'est révélé difficile pour un genre qui s'est retrouvé peu à peu rangé dans la catégorie des arts traditionnels à protéger du risque d'extinction. Le p'an-

1. Ce texte a été écrit spécialement pour la présente publication, ce dont nous remercions vivement le Pr. Kim Jong-cheol, qui est un des plus grands spécialistes du p'ansori. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

sori va bientôt perdre la gloire qui était la sienne, confronté à l'avènement d'une culture de masse où la chanson de variétés et le cinéma se développent irrésistiblement. La coupe pure ne va cesser de s'approfondir avec un public dont les goûts évoluent, et qui s'éloigne d'un genre incapable de renouveler son répertoire. Il y a bien eu quelques tentatives de création de nouveaux p'ansoris au XX^e siècle, mais peu nombreuses, et qui n'ont pas vraiment rencontré le grand public. Aujourd'hui, lorsque l'on parle d'une représentation de p'ansori, il s'agit toujours d'une des cinq œuvres traditionnelles que le passage du temps nous a conservées.

C'est pourquoi la création du *Dit de Sichuan* par Lee Jaram en 2007, et le succès qu'elle a aussitôt rencontré tant en Corée qu'à l'étranger, est un phénomène tout à fait remarquable dans ce contexte.

2. Même si ce *Dit de Sichuan* a la particularité d'être le premier p'ansori à prendre sa source dans une œuvre occidentale, en l'occurrence *Der gute Mensch von Sezuan* (*La Bonne Âme du Sichuan*) de Bertolt Brecht, cette démarche s'inscrit dans une certaine tradition. Déjà, il n'est pas en totale rupture avec l'histoire du genre, puisque nous avons *Le Dit de la Falaise Rouge*, qui, au XVIII^e siècle, puisait son récit dans un passage fameux de l'épopée médiévale chinoise *L'Histoire des trois royaumes*, en l'adaptant de manière originale, en particulier en transformant ces histoires de héros en histoire du peuple. Par ailleurs, il participe de tout un mouvement de découverte et d'accueil de l'art occidental par l'art coréen au long du XX^e siècle. Toutefois, la manière dont Lee Jaram fait se rencontrer un thème occidental et une forme coréenne est vraiment singulière, et permet d'apporter une respiration nouvelle au p'ansori.

Pour répondre au défi qu'elle se lance, Lee Jaram va être ainsi amenée à inventer de nouvelles solutions de jeu et d'interprétation. Elle va démultiplier le joueur de tambour unique

traditionnel en trois musiciens, lui adjoignant un multipercussionniste et un guitariste. Là où la chanteuse de p'ansori porte une robe traditionnelle, Lee Jaram va s'autoriser des changements de vêtements à vue, et renforcer ainsi les jeux de scène et la caractérisation des personnages. Là où le plateau traditionnel est une simple natte devant un paravent, elle va élargir cet espace en l'utilisant plus librement, et en l'adaptant au développement des scènes. Dans ce travail de théâtralisation du p'ansori, elle s'adjoint la présence de trois acteurs danseurs, et n'hésite pas à jouer sur les effets de lumière et de son : c'est ainsi un spectacle complet qu'elle offre au public.

3. Lee Jaram, en adaptant *La Bonne Âme du Sichuan*, a respecté l'intrigue originale, mais elle l'a resserrée, et entièrement transposée dans la Corée d'aujourd'hui ; de même, si elle a composé sa musique dans le respect des traditions du genre, elle a su y glisser un certain nombre de repères contemporains ; c'est ainsi qu'elle cherche à toucher un public d'aujourd'hui. Même si Lee Jaram multiplie les références à des scènes célèbres des cinq p'ansoris traditionnels¹, cela ne l'empêche pas d'inscrire explicitement son histoire dans la Corée actuelle. La scène se passe à Séoul, quelque part entre les quartiers ultrachics du sud, où se situe l'ensemble résidentiel du Tower Palace², et des quartiers populaires où se trouvent l'usine et le vieux marché, ceint de bidonvilles : c'est là que Sun-tòk ouvre son restaurant. De même le contraste est marqué entre les belles filles représentant la mentalité actuelle des Coréennes ne pensant qu'à leur apparence, et Sun-tòk, qui offre des repas chauds aux SDF. On remarque au passage des notations très réalistes, sur l'engouement pour l'œnologie arrivée dans les années 2000, le nom du parti au pouvoir, l'esprit de concurrence effréné, l'importance délirante des

1. Le Pr. Kim indique ici un certain nombre de références précises, que nous avons reportées en situation dans les notes du *Dit de Sichuan*.

2. Cf. séquence 4 et note.

termes anglais, bref : cette pièce est une dénonciation réjouissante des travers de la Corée d'aujourd'hui. Et c'est d'autant plus réussi que Lee Jaram utilise les plus anciens procédés du genre, je ne citerai que la répétition en *leitmotiv* qui permet de graver les personnages dans l'esprit de l'auditeur¹, ou cette manière de passer sans cesse du comique au dramatique.

4. La pièce originale de Brecht a été traduite et jouée en Corée, mais n'a pas connu un grand succès². Pourtant, il était évident que cette histoire pouvait toucher la sensibilité des Coréens. Chez Brecht, lorsque la protagoniste dévoile à la fin avoir été à la fois Shen Té et son cousin Shui Ta, elle dit : « Être bonne en même temps pour les autres et pour moi, je ne le pouvais pas / Aider les autres et m'aider moi, trop difficile pour moi³. » De même, dans *Le Dit de Sichuan*, Sun-tòk s'écrie : « Vivre selon la voie de la Bonté, c'est si difficile. Vraiment, atteindre le bonheur, quand on pratique la bonté, je ne crois pas que ce soit possible. Apprenez-moi comment l'on fait, si l'on est bon, si l'on aide les autres, comment l'on fait pour être heureux⁴ ? » Le dilemme dans lequel elle se trouve écartelée, l'amateur de p'ansori le comprendra facilement. Tous les Coréens connaissent l'histoire du pauvre Hùngbo qui vit dans la bonté et la misère, et de son frère Nolbo, riche et méchant ; ils savent qu'à la fin Hùngbo sera récompensé de sa bonté, deviendra immensément riche, et pourra ainsi aider les pauvres gens⁵. Le précepte moral selon lequel la bonté se trouve toujours récompensée est un thème familier aux Coréens.

1. Cf. les apparitions récurrentes de Nam Jae-su (43, 69), de madame Ppaeng (35, 63) ou du patron Pyòn (76, 86).

2. Brecht n'a été autorisé en Corée du Sud qu'à partir des années 90, après avoir été interdit en tant qu'auteur communiste.

3. Brecht, *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, texte français M.-P. Ramo, avec la collaboration de D. Decoene, L'Arche, Paris, 2004, p. 134.

4. Cf. séquence 128.

5. Hùngbo sauve de la mort une petite hirondelle qui lui offrira un pépin magique de courge, laquelle se révélera remplie d'inépuisables trésors.

Dans un Interlude de sa pièce, Brecht cite une allégorie de Tchouang-tseu, selon laquelle les arbres utiles sont coupés justement pour leur utilité et ne peuvent vivre autant qu'ils l'auraient dû, tandis qu'on n'abat pas les arbres inutiles, qui peuvent vivre mille ans¹. L'Orient en a tiré un véritable éloge de l'inutilité comme garantie de tranquillité, pouvant se lire comme une mise en garde contre l'habileté et la connaissance humaines qui peuvent nuire si on ne les borne pas². Brecht utilise cette fable de Tchouang-tseu pour montrer combien la bonté est inévitablement liée à la souffrance et au sacrifice, révélant ainsi le paradoxe qui régit notre monde réel. À la fin, les dieux lui demandent de continuer à suivre la voie de la Bonté qui lui est naturelle, quoi qu'il lui en coûte, puisque le monde est ainsi fait. Il n'est même pas question de transiger, et d'être juste un peu moins bonne : une telle fausseté ferait retomber dans celle de la société. L'épilogue de la pièce de Brecht enjoint chacun de chercher en lui-même sa manière d'être bon et heureux³. À la fin de son texte, Lee Jaram réserve une critique particulièrement féroce aux dieux, accusés d'abandonner le monde sans apporter de réponse aux questions de Sun-tòk, à qui ils se contentent d'ordonner d'être bonne⁴. Cette fin, paradoxalement, exprime sans doute une certaine confiance dans les voies célestes enracinée dans la mentalité coréenne.

5. Du répertoire traditionnel du p'ansori tel qu'il nous a été transmis, il ne nous reste plus que cinq œuvres. Toutes nous

1. « Troisième dieu : Alors cela voudrait dire que le moins utile est le meilleur. Wang : Non. Seulement le plus heureux. Le plus mauvais est le plus heureux. » Brecht, *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, op. cit., p. 91.

2. « Cet arbre, étant inutile, vivra le reste de son âge naturel », Tchouang-tseu (Zhuangzi, IV^e siècle av. J.-C.), *Le Rêve du papillon*, XX, 1 (trad. J.-J. Lafitte, Albin Michel, Paris, 1994.) Cette brève fable est devenue une sorte d'emblème du taoïsme, même si la suite du texte est plus nuancée.

3. « Cherche donc, cher public, la fin qui fait défaut / car il faut qu'elle existe ! Il le faut ! Il le faut ! », Brecht, *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, op. cit., p. 139.

4. Cf. séquence 132.

parlent de la vie humaine dans sa dimension la plus ordinaire, ce qui leur donne une portée générale. De même, ce genre a su inventer un mode d'expression à la fois très fort et absolument spécifique. Mais aujourd'hui, comment faire pour que le p'ansori continue à nous parler de notre vie de tous les jours, telle que notre époque nous oblige à nous y confronter ? En ce sens, *Le Dit de Sichuan* nous parle de la misère au quotidien, de la situation de gens sacrifiés à la dure loi de la concurrence. Et le fait que cette situation de la Corée soit liée au développement mondial du capitalisme confère à cette histoire sa dimension universelle. *Le Dit de Sichuan* peut ainsi toucher aussi bien les Coréens que les autres spectateurs, et le conflit entre richesse matérielle et richesse intérieure que met en scène cette œuvre l'inscrit pleinement dans la tradition du genre. Nous sommes face à une création d'une grande valeur, et nous saluons Lee Jaram pour la manière dont elle nous aide à réfléchir sur l'avenir du p'ansori.

Pr. Kim Jong-cheol
(Seoul National University)

PERFORMEURS

La chanteuse de p'ansori
Trois comédiens danseurs
Trois musiciens

PERSONNAGES

Dans la tradition du p'ansori, la *performeuse* principale (qui chante, dit et joue) interprète tous les rôles, à commencer par celui de la narratrice. Mais dans ce p'ansori moderne, la performeuse se voit rejointe à certains moments par un trio de *performeurs* (ils jouent, chantent et dansent), qui incarnent les trois dieux brechtiens devenus ici les représentants, le premier du bouddhisme, le second du christianisme, le troisième du confucianisme ; au moment du procès, ils seront les trois Juges, mais aussi les trois représentants des Puissants, le député Pak, le chambellan Choe, et le patron Pyòn.

Ce p'ansori peut être donné sans les trois comédiens additionnels, auquel cas la performeuse intègre ces passages.

Néanmoins, nous avons choisi de suivre la version d'origine, incluant le trio, ce qui explique les quelques indications de changements de personnages.

SCÈNE

Aucun décor particulier, une toile de fond sur laquelle seront projetées des images urbaines stylisées, avec quelques cordages qui serviront à des effets d'escalade des comédiens additionnels lors du procès ; ici et là au niveau de la scène,

des petites lampes descendent des cintres. Les trois groupes d'instruments sont installés devant la toile de fond, à savoir, dans l'ordre, de Jardin à Cour, une guitare électrique et ses divers accessoires, des percussions assez fournies, et enfin le tambour rond *sori-puk*, celui de l'accompagnateur traditionnel du p'ansori.

Prologue

1. *Jungmori (tanga)* *

Sur cette pente et sur cette autre,
partout les fleurs qui s'épanouissent
nous en proclament l'évidence : voici l'Été !

Voici l'Été dans sa splendeur, mais moi, ma vie,
quel sentiment de solitude elle m'inflige...
Ma jeunesse s'enfuit, depuis déjà trente ans passés,
et que sais-je, de la vie, sinon rien ?

Projetée dans ce monde, ignorante de tout,
où trouverai-je bras secourable où m'appuyer ?
Ni le courage, ni la vertu, ni la bonté,
quelque effort que l'on fit,
rien de cela ne nous confère le bonheur,
et l'on se retrouve seule,
toujours seule,
face au monde,
qu'il est dur, ce combat !

Ô vous tous, mes amis de ce monde,
seuls comme nous sommes dès la naissance,
n'est-ce pas un merveilleux destin,
que de nous retrouver, ainsi, ce soir, assemblés ?

Alors voilà, je vous propose
 que l'on devise et que l'on trinque à nos santés,
 que l'on s'amuse ensemble à taper dans nos mains,
 en nous racontant des histoires de la vie...

2. *Aniri**

Bonsoir. Je suis la chanteuse Lee Jaram. Vous savez, celle qui chantait cette fameuse chanson, *Yesora*, quand elle était petite... Et voilà qu'aujourd'hui je viens d'avoir trente ans... Enfin, si on compte à la manière occidentale, ce qui me fait gagner un an ! Quand j'étais petite, moi, ce dont je rêvais, c'était de devenir une bonne âme... Aujourd'hui, je prends de l'âge, mais je ne sais toujours pas comment faire, pour devenir une femme bien. Ce n'est pas si facile, d'être quelqu'un de bon, vous ne trouvez pas ?

3. *Aniri**

Mais voilà venu le moment où Lee Jaram change de ton, elle va se mettre à vous raconter une histoire...

Il était une fois, c'était pendant l'été d'une année de Kapsin, quelque part en Corée du Sud, dans la ville de Sichuan, trois gars bizarres qui débarquent. Il faut savoir qu'à l'époque régnait sur le pays un néo-néo-libéralisme qui noyait tout sous les eaux glacées de ses calculs égoïstes, et la population en était réduite à la misère... En un clin d'œil, on te vole ton nez ! Argent ! pour toi se vendent les actrices, argent ! pour toi on plonge son couteau dans le cœur de ses parents, argent ! pour toi on abandonne ses enfants, argent ! sans toi, on n'a plus que ce cri, argent ! argent ! On emprunte pour se payer des marques de luxe ! On emprunte pour se payer des titres et des fonctions ! On emprunte pour se payer des histoires d'amour ! Comme dit le proverbe : « On dort ensemble, mais on rêve chacun pour soi. » Ah, ce n'était pas la confiance en

l'avenir, qui régnait alors... Autrefois, on mettait un point d'honneur à offrir la plus belle part de gâteau de riz à la personne qu'on appréciait le moins. Aujourd'hui, on sait bien que se conduire ainsi est considéré comme un signe d'aberration mentale, et pourtant, imaginez-vous qu'on rencontre encore quelques cinglés qui croient qu'on pourrait encore vivre comme avant : quelle bande de dingues ! Et voilà nos trois gars qui pensent qu'ils vont bien réussir à trouver une âme, ne fût-ce qu'une seule, qui vive ainsi, heureuse en étant bonne, et ils la cherchent, maison après maison.

I. Les trois dieux arrivent à Sichuan : la quête d'une bonne âme

4. *Jajinmori**

Au-dessus des cuisines sont encore des cuisines, en dessous des cuisines sont encore des cuisines. Et c'est ainsi que l'on découvre le Pagode Palace. Devant l'entrée se dressent quatre pilastres de cristal surplombant un étang où nagent des poissons. Nos trois compères examinent de bas en haut ce Palace, puis échangent un clin d'œil, et d'un air entendu se sourient :

« Alors c'est donc cela, le fameux Palace à la mode ! Il m'a l'air bel et bon ! On le croirait construit exprès pour nous, les dieux ! Ho ho ho ! »

« C'est vrai, on dirait une église chrétienne !... »

« Mais non, voyons, un temple bouddhique !... »

« Pas du tout, c'est une école confucéenne !... »

« En vérité je vous le dis, l'essentiel, c'est qu'à l'intérieur on pourra toujours s'envoyer une bonne côte de bœuf, pas vrai ? »

Alors, avec un fin sourire, ils se dirigent d'un pas ferme vers la porte d'entrée du Pagode Palace. Là, ils tendent la main, d'un geste aussi solennel qu'élégant...

5. *Aniri**

Allons bon. Voilà que cette porte a oublié de pouvoir s'ouvrir. Ils ne trouvent ni poignée, ni sonnette. Alors un des dieux s'avance et dit :

« Ah oui, c'est une de ces vieilles portes comme on n'en fait plus aujourd'hui. J'ai lu ça dans un bouquin l'autre jour, il y a une formule magique, pour les faire s'ouvrir. Je vais essayer dans le style aristocratique... Hum, hum... *Séééésaaame, ouuuveee-toiiii...* »

Mais vous pensez bien que s'il s'exprime d'une manière aussi démodée, la porte n'est pas prête de s'ouvrir !

« Hum, j'ai pas dû y aller assez fort... Allez, j'essaye dans le style p'ansori : *SÉsAAame, Ouuuvre-TOI!!!* »

6. *Jungmori*

Il a crié si fort qu'une voix glaciale surgit de nulle part :

« Eh, qui va là ? Vous voulez visiter ? Pourquoi vous gueulez comme ça ? »

« Non mais sans blague, d'où elle sort, cette voix ? »

« Allons bon, y aurait-il d'autres Envoyés Spéciaux Divins dans les parages ? »

« Hé ! Je vous ai demandé qui vous étiez ! »

Les dieux surpris, un peu vexés, prennent leurs grands airs et disent :

« Hum... Écoutez bien et recueillez notre parole... Nous sommes des dieux, tombés du Ciel, ici sur Terre. »

« Nous sommes venus parmi les hommes pour racheter les péchés de ce monde. Deviens notre serviteur ! »

« Que la grâce du Bouddha Amita soit sur toi. Ce sont les bonnes actions de tes vies antérieures qui t'ont permis de devenir ce que tu es. Alors, accorde-nous ton aide... Fournis-nous une chambre ! »

« Être au service de ses aînés, c'est le fruit du travail que l'on fait sur soi-même. Soumets-toi à nos ordres, et tu n'auras que des fils, de génération en génération. Allez, donne-nous une chambre, qu'on puisse passer la nuit. »

À ces paroles, la voix réplique d'un grand rire :

« Ha ha ! Ho ho ! Voilà que tous les dieux sont de sortie,

sur la terre comme au ciel, et ils ont justement choisi de se donner rendez-vous en un lieu aussi modeste que celui-ci ? *Pourquoi votre venue fut-elle si tardive ?*, vous qui êtes les glorieux descendants des descendants de Sa Majesté de Mon Cul ! Ah, excusez-moi si je n'ai pu m'empêcher d'éclater de rire, c'était la joie immense de faire votre connaissance ! Et maintenant, ne m'en veuillez pas, mais je vais vous demander de me débarrasser les lieux plus vite que ça, je vous ai assez vus.

7. *Aniri*

Ces dieux, arrivés tout sourire dans la ville de Sichuan, voilà qu'on les insulte ignoblement ? Ils sentent leur dignité qui se brise d'un coup sec, cassée net, *jjwak* !

8. *Ch'angjo*

Hélas, hélas, que notre vie est dure ! Hélas, qu'allons-nous devenir ? Personne n'a la bonté de nous recevoir, décidément ce monde est en pleine décadence. Tout de même, il faut vraiment qu'on arrive à trouver une belle âme, afin qu'elle soit pour le monde un exemple de la valeur de nos commandements... Pleurs, pleurs, pleurs...

9. *Aniri*

... En pleurnichant ainsi, ils arrivent à la gare de Sichuan. Là, les trois dieux réunissent toutes les personnes qui leur semblent bonnes, leur flanquent un carton numéroté sur la poitrine, et les mettent en rang. Alors commence une série d'entretiens, « à la recherche d'une bonne âme ».

« À la première de ces bonnes âmes, Mademoiselle Mannequin Modèle ! »

10. *Jungjungmori*

Une demoiselle s'avance, le visage en amande et jetant des

clins d'œil éperdus autour d'elle. De sa très courte jupe s'échappent des jambes qui n'en finissent plus. Ses longs cheveux se déploient en cascade dégringolante, *hùdùdùdù*... De part et d'autre de son nez dressé droit, elle porte à fleur d'yeux des lentilles de couleur prêtes à gicler d'un coup tant elle roule des prunelles, de-ci, de-là...

« Ah, ça, elle est jolie ! Bonne figure, bonne silhouette ! Il doit s'agir d'une bonne âme. »

11. *Tongsalp'uri* *

« Je suis la numéro 1. Je m'appelle Regardez-Moi-Jolie. Activité principale, traîner dans les cafés. Spécialité, la *wave dance*, comme ça... Signe distinctif, une bonne poitrine. »

12. *Ôtmori*

Les trois dieux se bousculent et lui parlent tous à la fois :
« Houlà, Mademoiselle ! Bonne figure, bonne silhouette, vous êtes parfaite ! Nous sommes trois dieux lancés à la recherche d'une bonne âme. Ne pourrions-nous pas tant qu'à faire passer une petite nuit chez vous ? »

La demoiselle alors les toise durement :

13. *Aniri*

« Je voulais qu'ils admirent ma bonté, mais c'est toujours pareil, avec les vieux, ils ne pensent qu'à me draguer. Hélas, hélas, quel destin misérable que le mien... »

Elle les défie d'une œillade grossière :

« Sales voyous ! Bande de pervers ! »

« Qu'est-ce que ça veut dire, *pervers* ? »

« Je ne sais pas, mais ça n'a pas l'air d'être un compliment... »

« Dommage qu'elle n'ait aucune vertu, elle avait pourtant l'air d'être bonne... À la grâce du Bodhisattva Avalokitesvara... »

14. *Aniri**

À ce moment-là, c'est au tour d'un vendeur de poissons-de-pain de s'avancer :

« Moi, je suis Monsieur Wang. Avec la fortune que j'ai amassée en vendant des poissons-de-pain, j'ai fait une importante donation en faveur de l'aide sociale. J'entends souvent dire de moi que je suis quelqu'un de bon. Voulez-vous goûter mes poissons-de-pain ? »

En l'écoutant, les yeux des trois dieux s'illuminent, ils l'examinent de haut en bas et trouvent que toute son allure respire la bonté :

« Allons, goûtons cela...

15. *Huimori*

C'est pas du poisson ! C'est pas du poisson ! Il appelle ça « poisson-de-pain », et c'est pas du poisson ! Cet homme n'est pas bon ! Ce n'est pas une belle âme ! Il ose faire du poisson-de-pain sans mettre de poisson, c'est du vol. Un escroc ne peut pas avoir une belle âme. Dommage. Dommage. Dommage. Toi aussi, tu es viréééé... »

16. *Aniri*

« À ce rythme, on est parti pour passer la nuit blanche. Tous ceux qui ont l'air de bonnes âmes, qu'on les fasse défiler plus vite, et que ça saute. » Alors le second dieu appelle carrément les suivants par paquets :

17. *Jungjungmori**

« Madame de la Gargote-Ambulante et Monsieur du Comptoir-de-la-Pharmacie ? »

« Présents ! »

« Monsieur Vendeur-de-Marrons-Grillés et Mademoiselle Receveuse-des-Autobus ? »

« Présents ! »

« Monsieur J'ai-Mes-Écouteurs-Vissés-Sur-Les-Oreilles, Monsieur *Mademoiselle-Connaissez-Vous-La-Vérité-du-Bouddha* ?, Petit-Salopiot-Suçant-Sa-Sucette, Madame Je-Me-Gave-De-Pâte-De-Riz-Au-Piment, et tous ces Messieurs, et toutes ces Dames, et des enfants, et des ados, et des jeunes gens, des étudiants et des chômeurs, et des chômeuses, des hommes fougueux, et des grands-pères, et des grands-mères, des enseignants, des profs de fac... »

« Préseeeents ! »

18. *Aniri*

Ainsi ont-ils réuni le plus grand nombre possible de gens, mais à la fin, personne ne correspond à ce que recherchent nos trois dieux. Tel a l'air d'un brave riche, qui n'est qu'un vil spéculateur immobilier. Tel autre a l'air d'un bon clochard, mais il exploite un autre clochard. Comment trouver quelqu'un qui nous convienne ? On ne parle même pas de dégotter une belle âme, non, juste quelqu'un qui nous héberge pour la nuit, rien que ça, on ne trouve pas. Mais tandis qu'ils s'abandonnent à leur désespoir, voilà que la foule pousse une fille jusque devant les dieux...